Document généré le 1 juin 2025 17:13

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

L'autre en loques

Les dépouilles de l'altérité de Daniel Castillo Durante, XYZ éditeur, « Documents », 216 p.

Jonathan Lamy

Numéro 203, juillet–août 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18564ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Lamy, J. (2005). L'autre en loques / *Les dépouilles de l'altérité* de Daniel Castillo Durante, XYZ éditeur, « Documents », 216 p. *Spirale*, (203), 40–41.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

L'AUTRE EN LOQUES

LES DÉPOUILLES DE L'ALTÉRITÉ de Daniel Castillo Durante
XYZ éditeur, « Documents », 216 p.

L'AUTRE que nous percevons, que nous croyons connaître, que nous connaissons peut-être, se trouve en lambeaux. Nous en touchons les squames, nous en flairons les fragments. Parmi ces morceaux et ces miettes, ceux qui relèvent du stéréotype ou du cliché sont les plus clinquants, et les plus communs. Y aurait-il une manière de concevoir l'altérité autrement que comme un amas de dépouilles, en marge du « *martèlement de clichés [qui] à longueur de journée sature l'espace de communication* »? C'est la question que pose Daniel Castillo Durante.

Si « *Je est un autre* », cet autre est en loques. Non pas comme le sujet bohémien de Rimbaud, avec ses « *poches crevées* », mais comme une momie : image figée, vieillotte. Le principe même de représentation engendre de la dépouille, des peaux mortes qu'il s'agirait, par un « *regard décapant* », de dépouiller, d'analyser, afin « *de problématiser notre lien toujours suspect avec l'altérité* ». L'autre trouble, attire, rebute, inquiète. Le paradoxe que souligne Durante est que, à une époque où de nombreux gouvernements (Québec, Canada, Australie, etc.) font du multiculturalisme une nouvelle identité nationale, un principe rassembleur et bien-pensant dans lequel il ferait bon vivre ensemble (c'est l'idée derrière le « plus meilleur » pays du monde), les incompréhensions et les conflits interculturels se multiplient avec une violence à la fois plus visible, parce que toujours vivement décriée, mais aussi plus souterraine, larvée.

« *La guerre, il faut le souligner, constitue tout d'abord un échec de toute politique d'altérité.* » Que l'altérité se rencontre à chaque coin de rue ne veut pas dire qu'elle puisse être mieux comprise, ou perçue d'une manière plus juste. L'altérité, souvent coiffée « *d'une kyrielle d'étiquettes* », devient « *une épluchure stéréotypée* ». Entre soi et l'autre, se trame un commerce d'illusions, « *de tripatouillages comptables* », se loge une irréductible déformation, « *une sorte de cuirasse clichée* ». La représentation de l'autre le contamine, le maquille, le recouvre d'une patine de stéréotypes; la représentation ne dépouille pas l'autre, elle en fait une dépouille.

Altérité et altération

À un rapport à l'altérité qui en serait un « *d'exclusion ontologique radical : celui qui n'est pas moi* », et qui a cours de Platon à Sartre en passant par Hegel, Durante oppose des approches, des points de vue plus contemporains, où la frontière entre soi et l'autre ne participe plus d'une binarité parfois manichéenne mais est plutôt remise en question ou décortiquée. Durante mentionne à cet effet les travaux de Derrida, Leiris, Baudrillard, Max Scheler, Pascal Bruckner, Michel Wieviorka et Martine Segalen.

Il rappelle aussi qu'« alteritas, *en latin, désigne le "changement", ce qui modifie un état et provoque une altération; le propre de l'altérité serait donc de* rendre autre, *d'altérer en somme* ».

Or, cette dimension d'altération, véhiculée par l'altérité, se voit éclipsée par la prescience du stéréotype, du masque. « *En Occident,* écrit Durante, *être soi, c'est être masqué.* » Pierre Bertrand serait certainement d'accord avec cet énoncé, lui qui soutient, dans *Éloge de la fragilité,* que « *ce sont les masques qui nous identifient, alors que le visage nu est un pur inconnu* ». Une des tensions qui se dessinent sous l'analyse de Durante est que, si l'altérité, du moins dans son étymologie, *altère,* elle « *s'efface aussitôt qu'on la pénètre. Elle est, par définition, insaisissable.* » Son indépassable différence — ou différance, dirait Derrida — coince le sujet entre l'impossibilité de saisir l'autre et celle de se laisser altérer par lui, entre le stéréotype et l'imperméabilité à autrui. Acculé à la tentation « d'inféoder l'autre au même » ou à celle de le rendre totalement étranger à lui, le sujet peut difficilement se laisser traverser par l'altérité.

Dans cette optique, le *Je est un autre* — que Marc Augé, entre autres penseurs, considère comme l'un des fondements de la subjectivité moderne — serait-il une simple métaphore, un leurre comme celui qui voudrait que l'accroissement des moyens de communication rapproche les sujets les uns des autres? Au contraire, peut-on croire que l'altérité puisse être, aussi, ce qui nous fonde et nous traverse, qu'elle « permet[te] de penser l'interaction avec l'autre, mais aussi avec l'étranger que nous portons en nous »? Peut-on soutenir que cet

étranger, au-dedans, ne soit pas qu'une figure romantique, mais une véritable présence, une voix constitutive du sujet, de sa subjectivité, de son énonciation ?

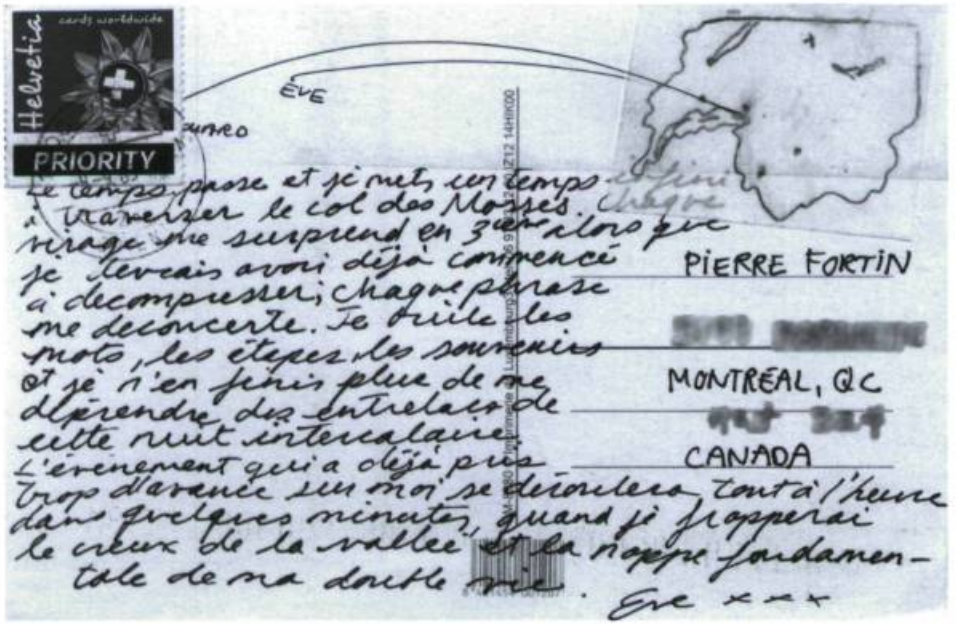
Si l'altérité se constitue de dépouilles, il n'en va pas autrement pour l'identité. À cet égard, les hétéronymes de Pessoa, dont Durante note l'« *apport à une déconstruction des stratégies de représentation du même* », sont exemplaires. Ils correspondent aussi à la conception de l'anonymat de l'écriture déployée par Durante : « *La signature en littérature n'est rien si elle ne s'appuie pas sur l'anonyme. L'auteur se révèle n'être qu'un passeur au service de l'anonyme. Écrire revient donc à faire parler l'anonyme de la langue.* » Qu'une œuvre, comme celle de Pessoa, soit posthume renforce sa dimension de dépouille. C'est aussi le cas pour les portraits du Fayoum, ces visages peints qui font office de masques mortuaires et dont le regard nous fixe depuis la mort.

La nudité des masques

Devant les portraits du Fayoum, retrouvés à l'ouest du Nil et dont la pratique s'étendit du Ier au IVe siècle après J.-C., le spectateur fait véritablement face aux dépouilles de l'altérité. À la fois masques, peintures, momies et suaires, ces portraits, réalisés par des artistes dont on ne connaît pas l'identité, incarnent le temps suspendu et anonyme de la mort et de l'altérité. Ils confèrent des traits précis à l'infigurable, comme si ces visages avaient transpercé la toile, donnant corps à la mort, l'avaient tissé comme un bombyx fabrique son cocon, pour s'y projeter à jamais. Et l'usure du tissu ainsi que ses imperfections forment un palimpseste qui serait la dépouille de l'altérité.

Orchestrant des loques, la pratique du collage — surtout celle qui utilise des rebuts, des déchets, pour les transformer, les altérer — est une autre forme que peut prendre la dépouille. Daniel Castillo Durante met en parallèle les œuvres plus ou moins naïves d'Antonio Berni et celles, plus ou moins dadaïstes, de Kurt Schwitters. La série de l'un autour du personnage de Juanito Laguna et le mouvement Merz de l'autre participent tous deux d'une alchimie où « *le concept d'altérité se fait transmetteur d'un texte qu'il faut décrypter avec la passion d'un enfant dans le labyrinthe de ses propres jeux* ». Ces œuvres, tout comme les portraits du Fayoum, appellent une archéologie du regard dans laquelle l'altérité constitue le fil d'Ariane qui tout à la fois guide et déboussole le spectateur. L'autre, à travers ses masques qui parfois se superposent, est à décrypter, à débusquer dans un jeu de cache-cache et de chassés-croisés.

Le photographe Spencer Tunick pousse encore plus loin cette entreprise de « dépétrification *du regard* ». À l'inverse des clichés dont nous infeste la publicité, sa série d'immenses portraits de foules nues, intitulée *Naked States*, et dont Montréal fait partie, est proprement déstabilisatrice. Elle nous rappelle, comme le note Durante, « *que l'altérité est mouvement vers autrui. Un déplacement qui est en même temps un dépaysement. Une déprise de soi par l'interpellation de la nudité de l'autre* ». Montrant la peau au lieu du masque, dévoilant la figure multiple et dépouillée de l'altérité, ces œuvres troublent et fascinent. Chez Spencer Tunick, la foule produit un effet d'anonymat que vient contrer la nudité, chaque corps nu voyant sa singularité mise en relief. De loin, le spectateur arrive difficilement à différencier les corps, comme si leur nombre n'en formait qu'un, tentaculaire et labyrinthique. C'est en se rapprochant des photographies qu'il peut percevoir les différences entre les sexes, les formes, les couleurs et les postures. Toutefois, le foisonnement présent dans les œuvres de Spencer Tunick semble empêcher l'individualité de se manifester. Même ceux qui ont posé pour lui peinent à s'y reconnaître, à y retracer leur masque. Comme s'ils s'étaient perdus (de vue) dans la foule, dans la représentation, comme si leur propre altérité et leur propre nudité les rendaient méconnaissables.

En littérature, la problématique de l'altérité et le motif de la dépouille permettent à Durante de jeter un autre regard sur des textes déjà amplement commentés, notamment *Madame Bovary*, *Dom Juan* de Molière, *Les Confessions* de Rousseau et *L'étranger* de Camus. Comme en art visuel, la présence et l'inscription du corps dans le texte littéraire sont les moyens privilégiés pour cerner les représentations de soi et de l'autre. Le corps abandonné de l'enfant (chez Rousseau), le corps du nègre (chez Dany Laferrière), le corps de l'exilé (chez Sergio Kokis), le corps du fils devant le père et devant la Loi (chez Kafka) et enfin, le corps de la femme (dans *Truismes* de Marie Darrieussecq) illustrent ici le rapport intime et fondamental entre « *mélancolie, altérité et dépouille* ». Pour se dire et s'incarner, ces sujets luttent contre leur propre mise en dépouille. Certains cherchent à se défaire de l'emprise des stéréotypes (celui du noir viril, celui de la femme-objet), d'autres tentent de se dérober au regard contraignant de la société ou à l'autorité (époux, père, Loi). Avec une mélancolie qui s'emploie à renouer avec l'état — impossible et fantasmatique — d'avant la dépouille et d'avant le masque, tous souhaitent habiter leur identité et leur altérité d'une manière qui ne soit pas mortifère. En même temps, par cette nudité en trompe-l'œil, ces textes ne cessent d'affirmer que toute représentation, toute énonciation est minée, hantée par la dépouille.

Jonathan Lamy